

LA CARTE N'EST PAS LE TERRITOIRE

L'exposition La carte n'est pas le territoire est une invitation à regarder Bruxelles, et par extension le monde, autrement. À travers la mode, l'art, le design, l'artisanat et la photographie, l'exposition révèle une ville plurielle et créative, traversée par des histoires, des gestes et des identités qui ne demandent qu'à être vues et reconnues. Née dans l'espace public – métro, vitrines, rues – elle revendique une culture vivante, en mouvement, accessible à toutes et à tous.

La gratuité dans le bâtiment de l'ancien musée MIMA prolonge cet esprit : rester fidèle à la rue, à la ville, et à celles et ceux qui la font vibrer au quotidien.

Ici, chaque silhouette, chaque image, chaque pièce devient un espace de dialogue. Un lieu où l'on déjoue les clichés, où l'on valorise les savoir-faire, où l'on honore l'intelligence de la main, la mémoire des gestes et la force des transmissions. Un lieu pour se rencontrer, se reconnaître, et imaginer ensemble d'autres récits possibles.

Plus qu'une exposition, c'est un parcours. Un mouvement.

**MODE
DESIGN
ART
...**



**LA CARTE
N'EST PAS
LE TERRITOIRE**



« *Nous sommes toutes et tous porteurs de cultures et d'identités plurielles, héritées et vécues, qui constituent le socle de notre être. Mais ces cultures ne sont jamais figées : elles évoluent, se croisent, se métissent et se réinventent sans cesse.* »

Deux regards pour une même vision. Siré Kaba et Mohammed Amine Dadda livrent ici leurs lectures croisés de cette exposition.

« La richesse de la Belgique, c'est sa diversité. » Cette affirmation ne vient pas d'un militant décolonial ou d'un sociologue engagé, mais bien de l'ancien Premier ministre libéral belge, Alexander De Croo.

Et en effet, la Belgique est riche de sa diversité. Rien qu'à Bruxelles, 184 nationalités cohabitent et constituent ensemble une mosaïque humaine unique, un carrefour du monde, un minuscule territoire de Babel. Pourtant, cette diversité si présente n'est pas toujours visible. Parfois, elle dérange ou fait peur. Pourquoi ?

L'exposition *La carte n'est pas le territoire* ne prétend pas apporter de réponses définitives à ces questionnements. En revanche, elle ouvre le dialogue, invite à la réflexion, propose de nouvelles perspectives, décentre les regards... Son fil conducteur : la création, la culture et la matière textile comme langage universel. Elle s'inscrit dans un positionnement hybride, intersectionnel, artisanal et politique.

Bruxelles, territoire d'interculturalité – et par extension le monde – y sont envisagés comme une carte vivante, mentale et visuelle, où se rencontrent les fils de l'hybridation, de la transmission, de la décolonisation. Le textile y devient un langage, un outil de mémoire et de résistance.

Les différentes activations urbaines, comme l'exposition photographique à la station Botanique et l'occupation de différentes vitrines urbaines prolongent cette réflexion sur la visibilité dans l'espace public, avec le désir d'étendre ces dialogues visuels à d'autres quartiers de la ville.

L'exposition *La carte n'est pas le territoire* interroge le rôle du vêtement dans les luttes culturelles, la *sfifa* présentée comme un support de mémoire et de résistance, et la place de l'artisanat dans les imaginaires urbains. Elle questionne aussi la souveraineté culturelle, celle que chacun porte en soi, au croisement de plusieurs héritages.

Nous sommes toutes et tous porteurs de cultures et d'identités plurielles, héritées et vécues, qui constituent le socle de notre être. Mais ces cultures ne sont jamais figées : elles évoluent, se croisent, se métissent et se réinventent sans cesse. Comme des territoires vivants, nous nous déployons tels des rhizomes, nourris par la rencontre, façonnés par l'altérité.

La carte n'est pas le territoire nous invite à franchir et s'affranchir des frontières, à refuser les appartenances qui cloisonnent, à questionner la place de certains corps dans l'espace public et l'absence de certaines narrations dans le récit collectif.

Elle incarne les possibles, les ailleurs, les rencontres, les pertes et les repères. Rien n'est immuable. Peu importe nos origines, nous pouvons sans cesse nous réinventer, et réinventer le monde ; mener nos vies selon nos désirs les plus profonds, redessiner le monde à l'image de nos élans intérieurs. Que vibrent et adviennent nos identités multiples, mouvantes, complexes, belles et rebelles.

La carte n'est effectivement jamais le territoire.

Dans le prolongement de cette vision, Mohammed Amine Dadda revient sur la genèse de l'exposition *La carte n'est pas le territoire* et son ancrage dans une diplomatie culturelle résolument tournée vers l'interculturalité.

« Mon rôle et ma responsabilité particulière, en tant qu'Ambassadeur, sont aujourd'hui, en ce 21 juillet, de mettre à l'honneur la culture, l'interculturalité, ainsi que le respect et la valorisation des identités. » *Extrait du discours de son excellence Monsieur Gilles Heyvaert l'Ambassadeur de Belgique au Royaume du Maroc, le 21 juillet 2025.* Ces mots trouvent un écho profond dans l'esprit de cette exposition.

« *La carte n'est pas le territoire* » Ce proverbe, choisi comme titre de notre exposition, rappelle que nos représentations ne remplacent jamais la richesse du réel. Il éclaire le décalage entre ce que l'on croit voir et ce que l'on vit, entre l'image figée et la complexité des identités.

À travers cette exposition, nous avons voulu en faire une métaphore poétique et politique. Poétique, parce qu'elle parle des corps, des gestes et des fils qui se croisent et tissent des récits silencieux. Politique, parce qu'elle interroge : à qui appartient l'espace public ? Quels corps ont droit de cité ? Quels héritages méritent d'être transmis, valorisés, reconnus ?

Cette exposition est née d'un double engagement : valoriser les savoir-faire artisanaux transmis dans les territoires ruraux (en particulier au Maroc), trop souvent invisibilisés ou réduits au folklore, et les inscrire dans une conversation urbaine contemporaine, en dialogue avec l'art, la mode, la photographie, le design et le sport.

C'est pourquoi *La carte n'est pas le territoire* se déploie d'abord dans l'espace public. La station Botanique, les vitrines urbaines de Bruxelles – à la boulangerie Bake Away (Mode), à LEDA41 (Design), ou encore au Studio 34 (Joaillerie) – deviennent des lieux de rencontre et de curiosité. En investissant ces espaces de proximité, nous avons voulu créer des passerelles avec des acteurs économiques engagés pour la culture et le vivre-ensemble, et inviter les Bruxellois à changer le narratif : voir la culture non comme une vitrine figée, mais comme un bien commun vivant à partager.

À travers les archives de motifs, mais aussi des créations de mode, de design, de la photographie, et des œuvres contemporaines, nous affirmons que l'artisanat est vivant. Il se réinvente dans l'échange interculturel, s'ouvre à la modernité et se transforme en force de dignité et d'émancipation.

La carte n'est pas le territoire est un parcours de transmission et de résilience. En choisissant d'inaugurer notre temps fort le 13 novembre 2025, soit dix ans après les attentats terroristes qui ont endeuillé Paris, nous avons voulu teinter une mémoire douloureuse d'une note d'espoir, et rappeler que la résilience se construit grâce à la beauté, au partage et à l'intelligence collective.

Nous vous invitons à parcourir cette exposition comme on traverse un territoire : sans chercher à tout figer, mais en acceptant d'être déplacé, interpellé, inspiré. Car ici, les différences ne divisent pas : elles se rencontrent, se racontent et se réinventent en un langage commun.

Siré Kaba
Mohammed Amine Dadda
Co-curateurs de l'exposition



INTRODUCTION

La carte et le territoire : une métaphore en mouvement

Dans un monde si vaste et si minuscule à la fois, nous nous battons sans cesse pour des territoires – géographiques, symboliques, corporels. Nos corps eux-mêmes deviennent des champs de bataille, des territoires à conquérir : soumis aux normes, aux injonctions sociales, aux assignations identitaires.

Popularisée par Alfred Korzybski dans *Science and Sanity* (1933), la formule *La carte n'est pas le territoire* s'inscrit dans une pensée non-aristotélicienne qui distingue radicalement la représentation du réel. Une carte, un mot, une image ne sont jamais la chose elle-même, mais une abstraction, un signe, une approximation.

En choisissant ce proverbe comme titre, nous inscrivons l'exposition dans ce sillage philosophique tout en le décentrant: les cartes, comme les clichés culturels, réduisent le réel et figent les identités. Notre projet rappelle que le territoire – le vécu, les gestes, la mémoire – dépasse toujours la représentation que l'on en donne.

Entre mémoire et innovation

L'exposition valorise les savoir-faire hérités du passé tout en les inscrivant dans le présent. La *sfifa*, les broderies et les textiles, mais aussi les silhouettes photographiées dans le métro bruxellois, les créations design et les œuvres contemporaines ne sont pas présentés comme des reliques, mais comme des pratiques vivantes et en mouvement.

Cette dynamique repose sur la rencontre : entre passé et présent, entre devoir de mémoire et pacification, entre artisanat et design, entre traditions et créations (marocaines, indiennes, françaises, italiennes, guinéennes et belges); entre emprunte des territoires ruraux et modernité des espaces urbains. Ici, la transmission, en mouvement perpétuel, n'est pas figée : elle devient un dialogue créatif, une matière première pour inventer de nouvelles formes de culture partagée.

Le parcours de l'exposition

La carte n'est pas le territoire : Ce proverbe, qui donne son titre à l'exposition, rappelle que nos représentations ne remplacent jamais la richesse du réel.

Cette exposition explore la manière dont les gestes, les matières et les trajectoires humaines peuvent raconter un territoire. Elle interroge la place que nous donnons aux artisans, aux migrants, aux minorités visibles ou invisibles dans la fabrique du regard. Elle met en lumière des récits marginalisés, souvent ignorés, qui se révèlent pourtant essentiels pour comprendre notre présent.

Trop souvent, les cultures sont ramenées à des clichés caricaturaux : « Nous portons le *caftan*, nous mangeons le *couscous* », dit-on du Maroc ; « Nous portons le *sari*, nous mangeons le *curry* », dit-on de l'Inde ; « Nous portons le *boubou*, nous mangeons le riz au poisson », dit-on de la Guinée. Comme si une tenue et un plat pouvaient résumer l'épaisseur d'une civilisation. La liste pourrait s'allonger à l'infini, réduisant la France à la baguette, l'Italie à la pizza ou la Belgique à la gaufre...

Mais ces images d'Épinal masquent la profondeur des gestes, la diversité des mémoires et l'inventivité des transmissions : il convient de les repenser en profondeur.

Notre démarche refuse cette réduction. *La carte n'est pas le territoire* est née d'une conviction : l'artisanat n'est pas un décor mais une force économique, intellectuelle et politique. La *Sfifa* et l'*Aqqad*, architecture du caftan marocain, trouvent une résonance avec la broderie indienne. Les archives des 200 motifs dialoguent avec des créations de design, tandis que les silhouettes photographiées dans le métro bruxellois se mêlent aux voix des communautés artisanes autochtones.

Chaque œuvre rappelle que l'identité n'est pas figée : ouverte à l'innovation et à l'intelligence collective, elle devient un levier d'émancipation et de vivre-ensemble, fondée sur l'interculturalité.

Ainsi conçue, *La carte n'est pas le territoire* valorise la mémoire sans la figer, et tisse des ponts entre traditions marocaines, indiennes, françaises, italiennes, guinéennes et belges, et au-delà, entre territoires ruraux et espaces urbains. Elle invite à changer le narratif : sortir du folklore pour reconnaître que la culture vivante est un moteur de dignité, de création et de transmission.

Être sur le terrain pour faire bouger les lignes

Certains sports dont notamment le football, souvent associé aux quartiers populaires, représente bien plus qu'une simple pratique sportive : il est un espace d'émancipation, un moyen de franchir les frontières visibles et invisibles, de quitter des territoires assignés. Sur le terrain, chacun peut se réinventer, dépasser les limites imposées et tracer sa propre voie.

Les drapeaux et les couleurs des nations, habituellement perçus comme des symboles de souveraineté ou d'affirmation identitaire – souvent sources de division ou d'affrontement – deviennent ici des vecteurs de dialogue, de partage et de cohésion. Tout dépend du regard, du paradigme adopté.



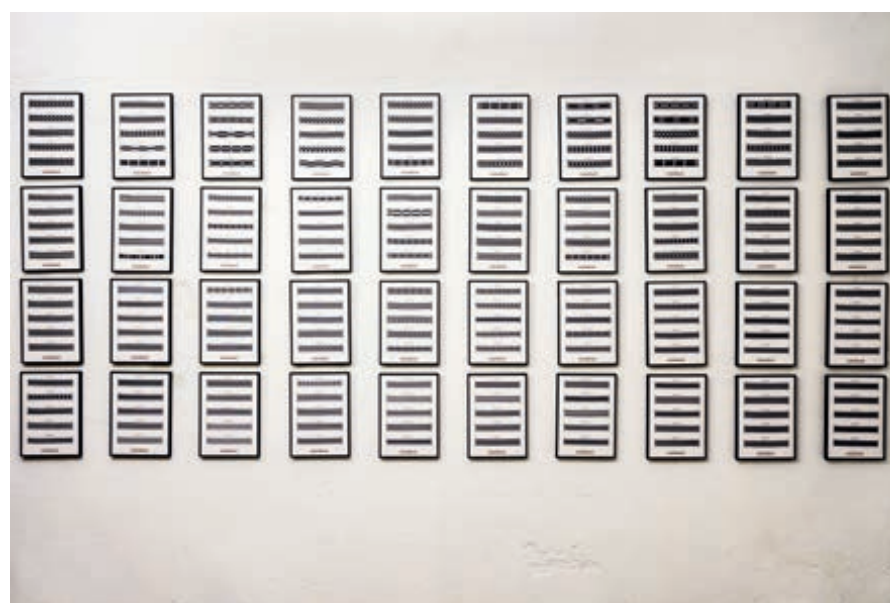
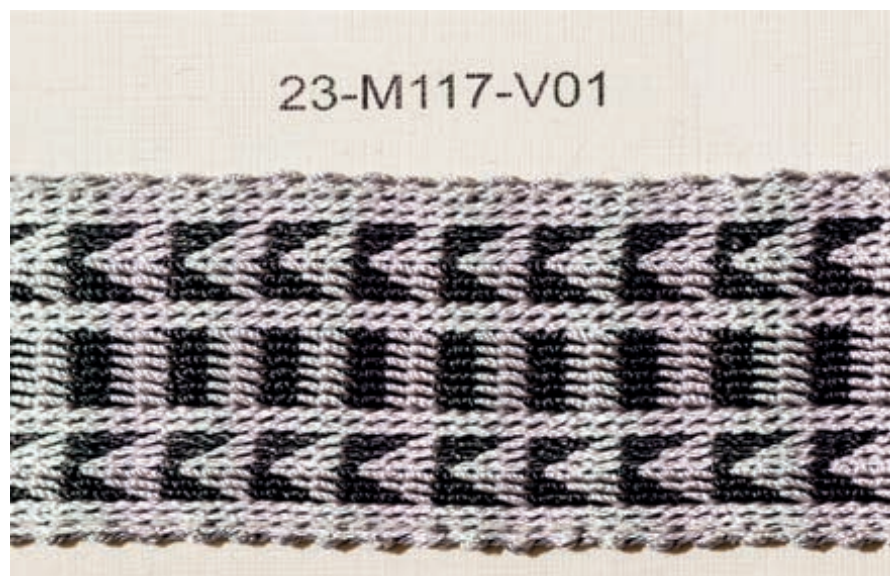
Une photographie de groupe qui réunit différentes générations, genres et identités. Cette image met en lumière la force du collectif et affirme que la diversité, rassemblée dans un même cadre, devient une puissance créatrice.

LE TERRAIN DES POSSIBLES

FOOTBALL, ARCHIVES, DRAPEAUX, VERRE, TEXTILE ET SPORT

Au rez-de-chaussée, l'exposition déploie cinq axes majeurs qui se répondent : les archives des 200 motifs de *sfifa*, le terrain de football en *sfifa*, les drapeaux brodés, un vase en verre incalmo d'Archimede Seguso (Italie, vers 1950), et des créations textiles inspirées du sport. Ensemble, ils racontent une même histoire : Comment un savoir-faire ancestral peut devenir le terrain de jeu d'un avenir collectif.

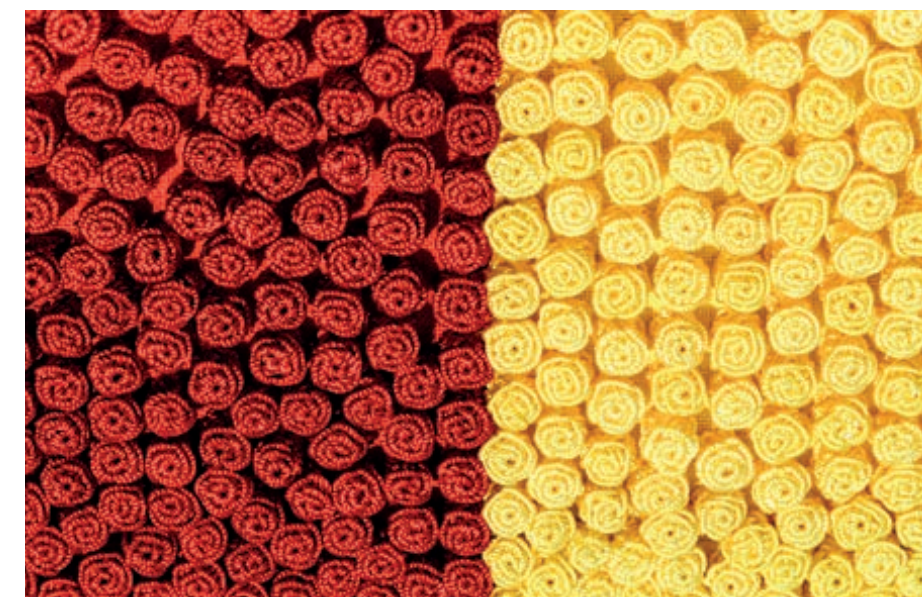
Les 200 motifs documentés par Timendotes constituent une archive unique et inédite : des siècles de mémoire textile préservés et transmis. Exposés ici, ils rappellent que chaque motif est une langue, une pensée, un récit tissé. Mais cette archive ne se fige pas : elle dialogue avec le présent, ouvrant la voie à des créations nouvelles. Une copie de l'archive a été déposée au Centre de la Culture Judéo-Marocaine à Bruxelles (CCJM) pour en garantir la conservation et la transmission.



Le Terrain des Trois Visions est une lecture sensible de l'histoire contemporaine du Maroc à travers le prisme du football. Sous le règne de feu Sa Majesté le Roi Mohammed V, ce sport devient un symbole de rassemblement et de dignité nationale. Sous feu Sa Majesté le Roi Hassan II, il s'institutionnalise et porte le Maroc au-delà de ses frontières. Aujourd'hui, sous le règne Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu l'assiste, il s'impose comme un levier d'excellence et de transformation sociale.

Le terrain de football en *sfifa* est l'exemple le plus frappant. Il transpose l'art du caftan dans l'univers universel du sport. Ce geste symbolique illustre de quelle manière l'artisanat peut s'émanciper du cadre domestique ou cérémoniel pour investir l'espace public et médiatique du football. Il affirme que les mains qui tissent la *sfifa* sont aussi capables de façonner l'ensemble du terrain, dont l'effilochage devient métaphore d'une histoire d'émancipation, où tradition et modernité se conjuguent.

Cette approche résonne avec l'esprit de la Convention de l'UNESCO de 2003 sur la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel : préserver un savoir-faire, c'est aussi lui permettre de vivre, de se transformer et de se transmettre.



Les drapeaux brodés, conçus à partir de boutons marocains (*Aqqad*) et brodés en Inde par la Fondation Kalhath, prolongent cette métaphore. Chaque drapeau regroupe des savoir-faire et des cultures pour faire de l'artisanat un langage diplomatique et universel. Ils montrent qu'un patrimoine peut devenir un signe de fierté partagée, à la fois nationale et interculturelle.

En écho aux soutiens venus de Belgique, d'Italie, de France, d'Inde, de Guinée et du Maroc, les drapeaux se déploient comme un hommage vibrant à la fraternité entre les peuples.

Enfin, l'exposition propose des créations textiles inspirées du sport : un caftan pensé comme un uniforme symbolique pour l'ouverture de la Coupe du Monde 2030, un t-shirt imaginé pour les joueurs lors des conférences de presse, un survêtement upcyclé et un boubou réinventé à partir de tenues de sport. Ces pièces expérimentales projettent les artisans et les stagiaires des ateliers sociaux dans un nouvel horizon : celui du sport mondial comme marché, comme vitrine et comme source de dignité.

Ainsi conçu, le rez-de-chaussée devient un manifeste : l'artisanat n'est pas un vestige folklorique, mais une ressource vivante, capable d'entrer sur le terrain du football pour transformer les imaginaires, émanciper les artisans et les apprentis des ateliers sociaux, et donner au savoir-faire, une visibilité internationale. À l'image du verre soufflé de Murano, où la main et le souffle s'unissent pour créer l'harmonie, le geste artisanal affirme la continuité d'un savoir-faire qui relie les peuples, les époques et les imaginaires.



Vase en verre incalmo - Archimede Seguso - Italie, vers 1950

Réalisé selon la technique vénitienne du verre incalmo, ce vase unit deux couleurs, rouge et vert émeraude, fusionnées à chaud dans une seule forme fluide. Ce savoir-faire italien d'exception évoque un temps où la main, la précision et le souffle façonnaient la beauté. Il invite à réfléchir à la fragilité des traditions artisanales et à la nécessité d'une

mondialisation culturelle fondée sur la coopération plutôt que sur la disparition. Dans un XXI^e siècle dominé par l'intelligence artificielle, la main humaine retrouve ici sa juste place : celle qui relie, invente et émeut.



MODE

TRAMES D'IDENTITÉS

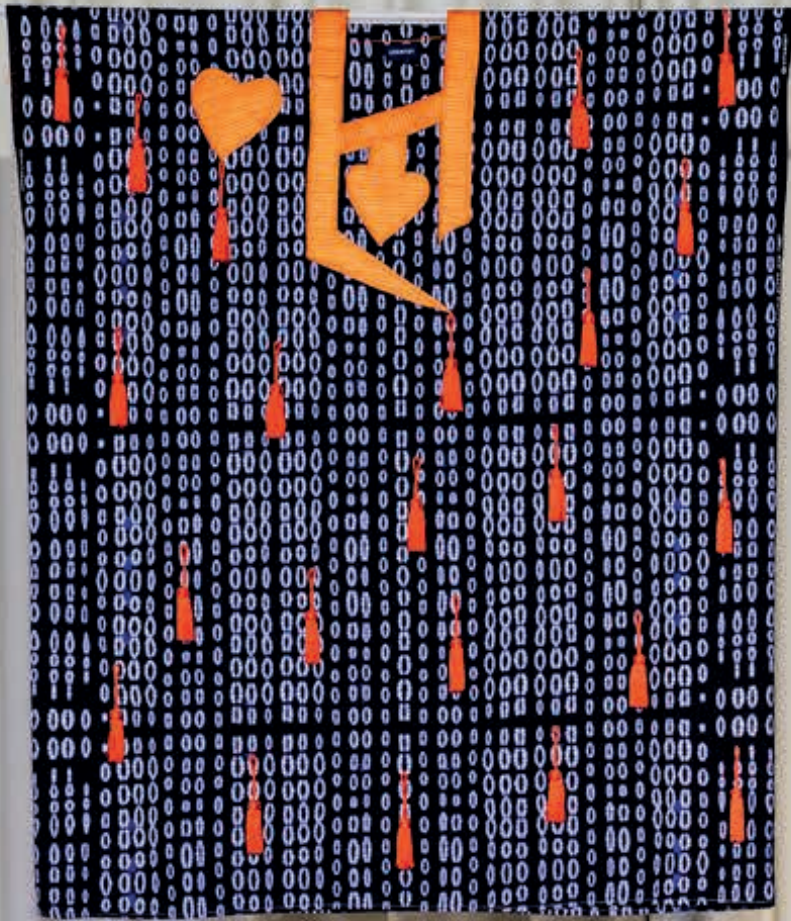
Ces créations contemporaines sont signées par des designers venus d'horizons multiples, porteurs d'univers singuliers. Un point commun les réunit pourtant : le désir de brouiller les pistes, de fusionner leurs influences. Ici, les styles et les genres s'hybrident. Les traditions deviennent matière à invention, et le passé se tisse au présent pour mieux l'habiller.

Les vêtements traditionnels sont revisités avec audace : les *boubous* éclatants des femmes d'Afrique de l'Ouest dialoguent avec un *sarouel* inspiré du *hakama* japonais, taillé dans une cotonnade bleue indigo ; le *caftan* marocain se réinvente dans le volume aérien d'une robe contemporaine. Une magnifique robe taillée dans une étoffe précieuse et chatoyante s'associe avec un bomber ou un sweat urbains pour un look très contemporain.

À la croisée de territoires et d'héritages variés, ces créations célèbrent la beauté du quotidien. Pensées pour être portées dans les rues de Bruxelles, Conakry, Paris, Milan, Marrakech ou Bombay, elles s'adressent à différentes générations, différentes origines, différentes identités. Elles incarnent la capacité de la mode à traduire la diversité culturelle dans une esthétique actuelle, inclusive et accessible.

Au cœur de ce dialogue, la *sfifa* – colonne vertébrale du caftan marocain – réhabilitée par Timendotes, traverse l'exposition comme une trame narrative silencieuse. En écho, les tissus tissés et imprimés d'Afrique subsaharienne défendus par Erratum Fashion, les broderies d'Inde soutenues par la Fondation Kalhath et les visions de jeunes créateurs européens rappellent que ce qui vient d'ailleurs n'est pas folklore, mais une matière vivante, universelle et en perpétuelle évolution.







Les créateurs

Erratum Fashion

Créé par Siré Kaba, créatrice belge d'origine guinéenne, Erratum Fashion est un label de mode éthique né à Bruxelles. Sa vision : créer des vêtements et accessoires à partir de textiles inspirés d'Afrique subsaharienne, revisités à travers un design contemporain *made in Belgium*. La démarche de la créatrice s'inscrit dans une réflexion sur la transmission, la représentation des femmes, en particulier des femmes noires, et sur la manière dont les tissus racontent des histoires multiples. Chaque création devient ainsi un espace de dialogue entre héritage, identité et modernité. Le nom *Erratum* – tiré du latin *la correction des erreurs du passé* – exprime la volonté du label de réécrire les récits afropolitains, de proposer une nouvelle narration plus inclusive et plurielle. Car chacun, à sa manière, peut apporter son *erratum* et contribuer à façonner un monde plus juste, solidaire et diversifié.

Kalhath Foundation

Lucknow, en Inde, défend une vision simple et puissante : préserver l'excellence artisanale comme un langage universel. En réunissant artistes et brodeurs, elle donne naissance à des œuvres où la broderie devient un medium de communication entre artistes et artisans. Kalhath est un écosystème vivant : un lieu de transmission, d'expérimentation et de dignité pour ces artisans indiens. Son action témoigne que la beauté naît aussi du temps, de la main et de l'attention portée à l'autre.

Maison Mayad

Ancrée à Molenbeek Saint Jean (Bruxelles), Maison Mayad relie l'artisanat, l'éducation et les marchés mondiaux à travers une mode responsable, épurée et intemporelle. Ses créations racontent une histoire de transmission et de rigueur, tout en affirmant une identité esthétique singulière. En valorisant les matières nobles, les savoir-faire traditionnels, Maison Mayad bâtit des ponts entre cultures et générations, pour une mode engagée qui allie désir et conscience.

Timendotes

Timendotes est une aventure humaine et patrimoniale née au Maroc, portée par une conviction : la sfifa, ce ruban tissé à la main, n'est pas qu'un ornement – elle est une mémoire. En documentant plus de deux cents motifs, en formant et en soutenant des artisans dans des zones rurales, Timendotes réinvente un héritage vivant pour en faire un levier d'émancipation, de transmission et de création contemporaine. À travers la création d'un atelier d'excellence dans le village, des publications, des plaidoyers et des expositions internationales, Timendotes fait entendre la voix des communautés.

Cem Cinar

Créateur visionnaire, Cem Cinar construit une mode qui célèbre la liberté, l'identité et la précision Couture. Ses silhouettes puisent dans des héritages multiples qu'il traduit avec rigueur et sensualité. À travers ses pièces, il questionne les corps, les récits et les appartenances. Son travail incarne une Couture contemporaine exigeante, ancrée dans le réel mais ouverte aux imaginaires, où chaque vêtement devient un manifeste.

Le projet Renaissance

Le projet est fondé sur la renaissance d'un métier, la couture à la main, la renaissance des vêtements, déconstruits et reconstruits, et la renaissance des talents par l'insertion sociale. Pensé comme un tremplin, Renaissance forme une nouvelle génération de créateurs conscients. À travers des programmes de formation, des concours et des résidences, il offre aux jeunes talents des outils concrets pour s'ancrer dans une pratique éthique et exigeante. Entre savoir-faire traditionnel et innovation, Renaissance crée des espaces où l'apprentissage devient une trajectoire d'émancipation, reliant les salles de classe aux ateliers, les idées aux gestes, et les rêves aux réalisations.

Chaque look devient ainsi un manifeste pour une esthétique interculturelle : enracinée dans l'Histoire, ouverte sur l'Avenir.

DESIGN

DIALOGUES EN MATIÈRES

Le design occupe une place centrale dans l'exposition, en dialogue direct avec le textile.

Le canapé du designer italien Carlo Scarpa est revisité par LEDA41 à Bruxelles : son tissu a été remplacé et enrichi par l'intégration de lin libeco et de *sfifa*, affirmant le rôle de ce tissage comme élément de design contemporain.

En face, une série de coussins illustre l'intelligence collective des artisans indiens : le tissage raffiné de PV Prints and Fabrics (Varanasi), les impressions blockprint de 2M Ateliers (Jaipur) et les broderies fines de la fondation Kalhath (Lucknow). Ces savoir-faire, mis en dialogue avec la *sfifa*, démontrent que le patrimoine venu d'ailleurs n'est pas décoratif ni folklorique, mais une matière vivante qui nourrit la création internationale.





À Bruxelles, la tisserande et professeure de design textile à la Haute École Francisco Ferrer, Noémi Hottois, insuffle une nouvelle vie aux chutes de tissus imprimés d'Erratum Fashion. De cette rencontre naît *Métissages*, une collection d'accessoires upcyclés – coussins, tapis, bijoux – où les motifs se transforment et la matière se réinvente et se régénère. Chaque pièce devient le témoin d'un dialogue sensible entre artisanat, design et engagement, révélant une créativité profondément unique.

Cette collaboration entre Conakry et Bruxelles incarne, comme le dit si bien la romancière marocaine Leïla Slimani, « le temps de l'autre » – celui de l'écoute, de la patience et de la rencontre.

La pièce réalisée pour *La carte n'est pas le territoire*, est tricotée grâce à la technique de la fourche, à partir de tissu wax. Ce choix n'est pas anodin : derrière ses couleurs vibrantes et ses motifs symboliques se cache une histoire complexe et traversée de paradoxes. Souvent perçu comme « tissu africain », le wax puise pourtant ses origines dans le batik indonésien. Importé en Afrique de l'Ouest par les colons anglais et hollandais, il suscite rejet et réappropriation, grâce notamment aux femmes commerçantes – les célèbres “nanas benz” – qui lui ont donné une identité nouvelle, profondément enracinée dans la culture africaine.

Mais le wax demeure aussi le symbole d'une mondialisation déséquilibrée : produit en Europe, principalement aux Pays-Bas, puis massivement exporté vers l'Afrique, il illustre la tension entre appropriation, dépendance et résilience.

En déconstruisant cette matière, en la retravaillant, en produisant de nouvelles vibrations et en lui offrant un nouveau récit, *Métissages* cherche à réparer et pacifier les mémoires, à renouer les fils d'une histoire partagée.

Plaid en cachemire Loro Piana, brodé à la main sur une face par les artisans de la Fondation Kalhath à Lucknow, selon un motif aux lignes “kantha-esque” imaginé par Konarak Salian. Les pointillés géométriques créent un dialogue subtil entre tradition textile et design contemporain.



Les rideaux conçus par LEDA41, ornés de *sfifa* tissée au Maroc, prolongent cette démarche en intégrant le savoir-faire artisanal dans l'espace architectural. Ils rappellent que la *sfifa* n'est pas seulement un détail vestimentaire, mais aussi un langage textile capable de transformer notre environnement quotidien.



Dialogue entre deux œuvres :

Nelly Zagury, *Keswa el-Kbira : les métamorphoses de la mariée*, dessin, 2025

Dans cette œuvre, l'artiste Nelly Zagury propose une relecture contemporaine de la *Keswa el-Kbira*, la tenue traditionnelle des mariées juives marocaines ornée de broderie et de *sfifa*. Inspirée par un costume familial transmis de génération en génération, elle en restitue la force symbolique grâce à une approche graphique où rigorisme du trait et intensité chromatique se répondent.

Cette pièce interroge les notions de matrimoine, de transmission et de transformation. En représentant la mariée comme une figure en mouvement, l'artiste met en évidence la capacité du vêtement à devenir un espace d'émancipation et d'affirmation identitaire. Son œuvre s'inscrit dans une réflexion plus large sur le rôle des héritages culturels dans la création contemporaine.

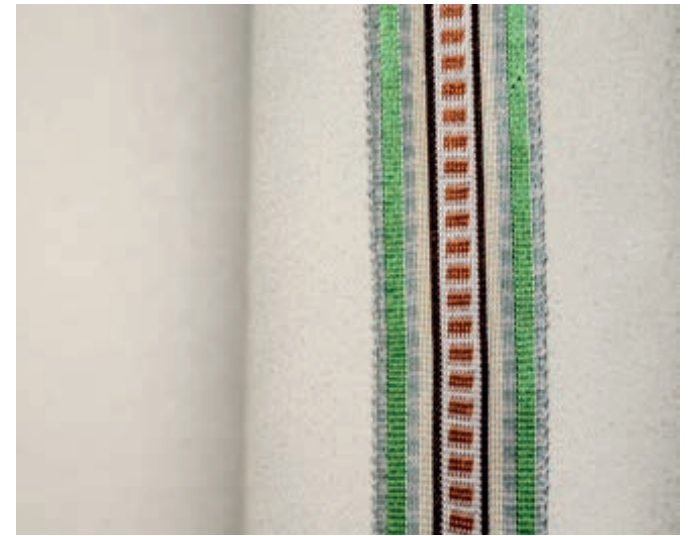
Un sari suspendu : voile, transparence et transmission

Au-dessus du dessin, un sari en soie est suspendu comme un voile architectural. Sa transparence laisse apparaître l'œuvre en arrière-plan, créant une superposition subtile où les deux pièces dialoguent sans se confondre.

Développé par PV Prints and Fabrics à Varanasi, ce sari en soie tissé à la main et peint, rehaussé de broderies, s'inspire de la garniture de glace (tensifa), textile brodé étroit utilisé à Tétouan pour couvrir les miroirs lors des cérémonies et protéger les mariés du mauvais œil.

Suspendu, il révèle la fluidité, la légèreté et la finesse de la matière, tout en réinterprétant un symbole marocain au sein d'un savoir-faire indien.

Ce sari fait partie d'une sélection conçue pour la première participation officielle de l'Inde au salon Maroc in Mode – édition 22, un partenariat placé sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Cette coopération institutionnelle illustre la manière dont la création textile peut devenir un vecteur de diplomatie culturelle et de circulation des savoirs.



LEDA41 – L'architecture textile

La mise en espace – un véritable dispositif textile réunissant rideaux, canapé revisité et coussins – s'inscrit dans la démarche de LEDA41, studio bruxellois spécialisé dans l'intégration du textile au cœur de l'architecture intérieure.

Avec plus de trente ans d'expertise, Marleen et David travaillent des matériaux nobles avec une attention particulière portée à la tactilité et à la précision artisanale. Leur atelier conçoit des réalisations sur mesure qui donnent au textile une fonction structurante, capable de transformer un lieu tout en lui apportant cohérence, identité et chaleur.

Partenaire engagé de cette exposition, LEDA41 soutient l'espace design grâce à un accompagnement scénographique textile sobre et maîtrisé. Cette intervention met en valeur la transparence, les matières et les volumes, tout en révélant les échos entre les créations présentées : œuvres de designers, pièces artisanales, et textiles issus de différents territoires et époques.

La mise en relation du dessin de Nelly Zagury et du sari de Varanasi, placé en hauteur et en transparence, incarne une double dynamique : celle de la transmission d'un patrimoine ancien et celle de l'hybridation contemporaine. Ce dispositif affirme la vocation de l'exposition : faire de la création textile un espace d'échange, de (re)lecture et de continuités culturelles.

PHOTOGRAPHIE

CECI N'EST PAS UNE SILHOUETTE

Dans les rames, sur les quais, aux entrées des stations... des silhouettes apparaissent. Elles se croisent, s'attendent, se frôlent. Anonymes en apparence, elles portent pourtant un monde : une histoire, une mémoire, un héritage, un territoire.

L'espace public est ce lieu fragile où tout se joue : le passage, la rencontre, le vivre-ensemble. Mais à qui appartient-il ? Quels corps y ont droit de cité ? Quels codes faut-il suivre pour s'y sentir légitime ? Alors que les appartenances nous cloisonnent et que les frontières nous excluent, l'espace au public reste l'un de nos derniers bastions communs.

Réalisées dans le métro bruxellois la STIB en collaboration avec le photographe bruxellois Gilles Njaheut, ces photos captent la poésie du quotidien et la force de la diversité. À travers une série de portraits – femmes surtout, mais aussi amis, différentes générations et inconnus – se révèle une mosaïque humaine, vivante et mouvante, reflet de trajectoires multiples et de cultures entremêlées.

Un boubou éclatant, une robe élégante, un voile assumé, une coiffure audacieuse : les corps racontent là où les mots se taisent, portant les traces visibles et invisibles de filiations, de transmissions et de rencontres.



À la station Botanique, dix photographies habillent le passage souterrain intitulé Ceci n'est pas une silhouette – Fragments d'une mémoire interculturelle en mouvement et resteront visibles jusqu'à fin mars 2026. Elles mettent l'accent sur les femmes bruxelloises, rendant hommage à leur présence dans la ville et à leur rôle dans la transmission culturelle. Ces images, visibles au cœur d'un lieu de passage, offrent un premier récit condensé, pensé comme une porte d'entrée à l'exposition.

Au cœur du bâtiment de l'ancien MIMA, l'expérience se prolonge et s'élargit : le visiteur découvre d'autres séries photographiques (accompagnées de quelques looks), notamment des photos de groupe qui révèlent la force du collectif.

Chaque groupement d'images est accompagné de mots qui nous inspirent – mémoire, transmission, dignité, diversité... Ces mots ne sont pas des réponses, mais des ouvertures. Ils invitent le visiteur à projeter son propre regard et, en fin de parcours, à écrire son propre récit. Ce geste crée un écho direct avec l'espace participatif du 3e étage, où la parole collective devient partie intégrante de l'exposition et au-delà.

Ainsi, la photographie agit ici comme un langage commun : entre l'espace public et le musée, entre l'intime et le collectif, elle relie les générations, les genres, les cultures et les identités.









BIJOUX

VARIATIONS SUR UNE CARTE

Cet espace s'inspire de la vision d'Alain Roggeman : un artisanat enraciné dans des savoir-faire ancestraux, mais ouvert à la modernité et à la création contemporaine.

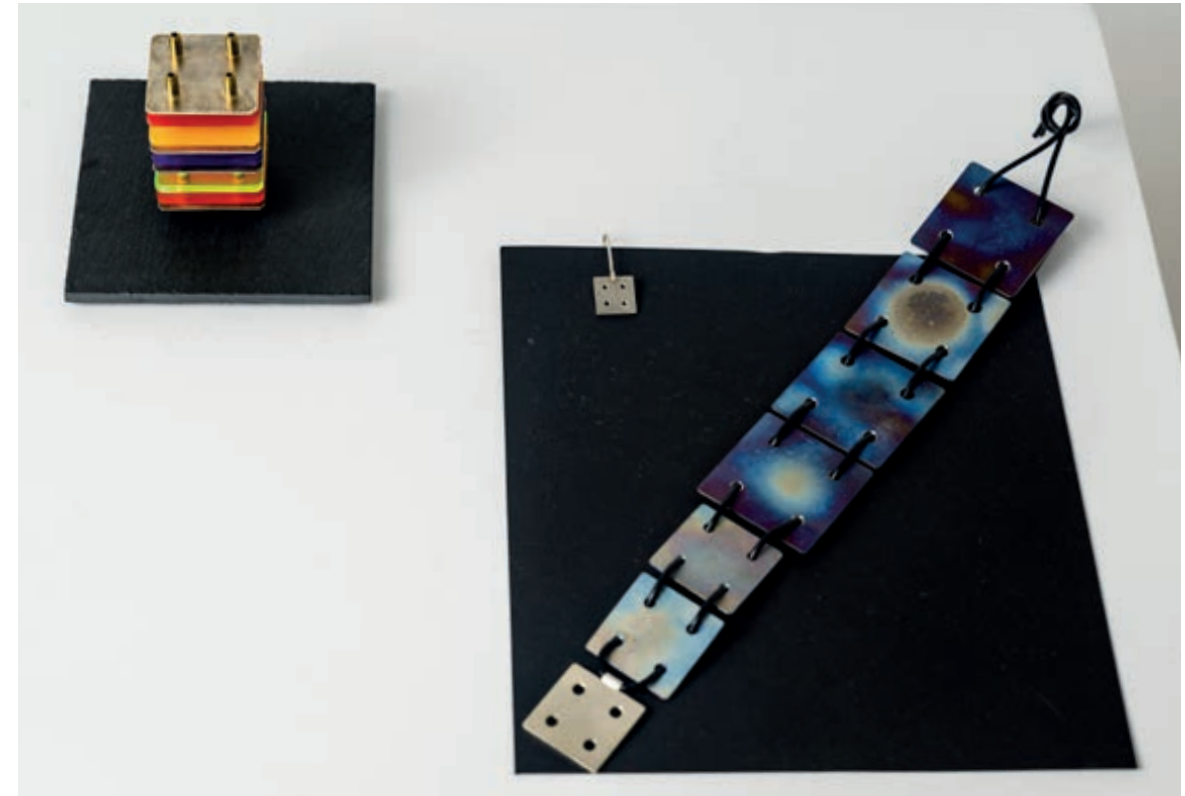
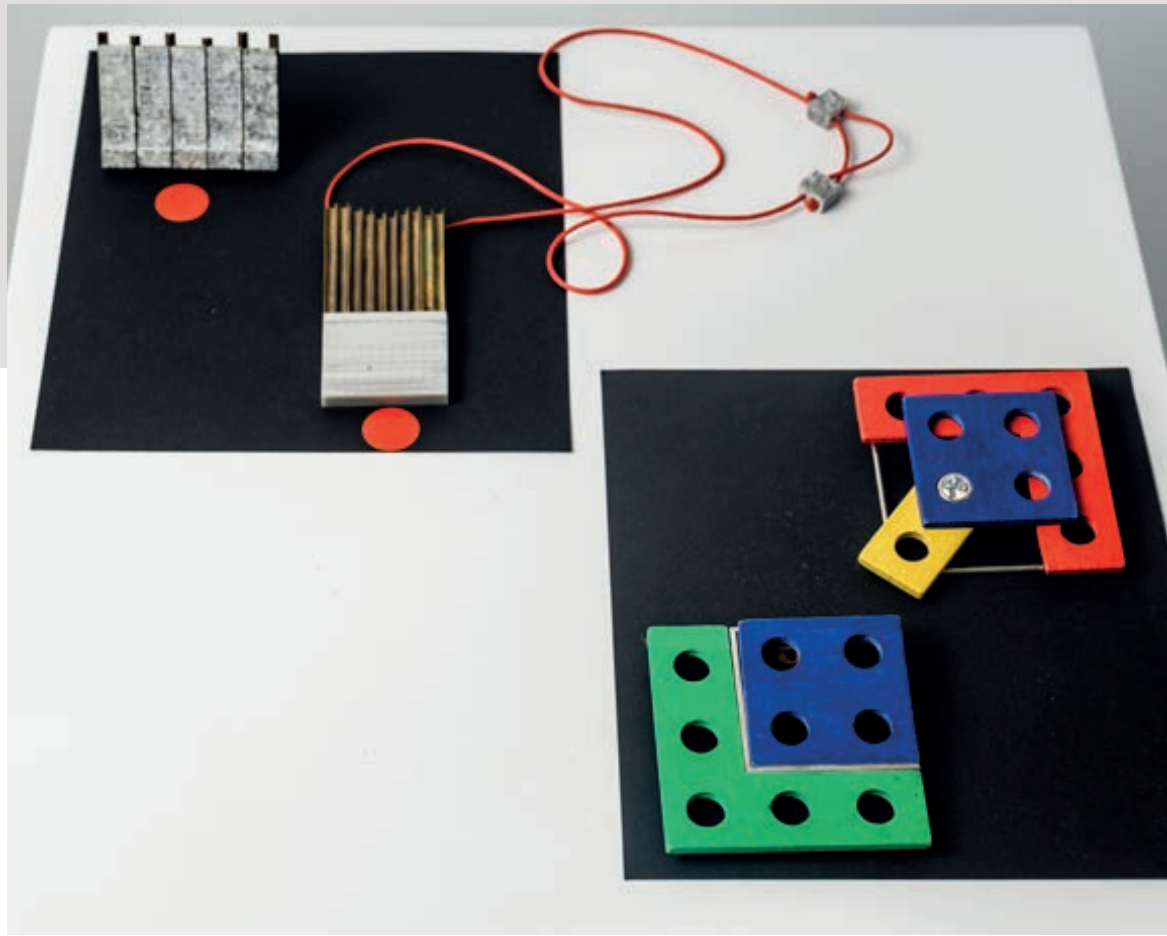
La carte de tissage, outil central de la fabrication de la *sfifa*, devient ici matrice créative. Son graphisme simple permet des variations infinies. Le motif répétitif est déplacé pour générer de nouveaux motifs et associer *sfifa* traditionnelle et bijou contemporain. Métal et fil s'entrelacent, dans une démarche minimaliste, de déconstruction et de reconstruction.

Chaque pièce incarne un geste, une pensée et une mémoire en mouvement.

Dans cette continuité, trois créations de Maison Mayad prolongent la réflexion sur la manière dont le motif, la ligne et la matière peuvent devenir un langage-bijou à l'échelle du corps.

Ces pièces se positionnent comme des robes-bijoux : des créations où le vêtement devient une extension du travail du fil, du motif et de la précision artisanale. Elles dialoguent naturellement avec les pièces joaillières d'Alain Roggeman et avec les réinterprétations contemporaines de la carte de tissage.





PHOTOGRAPHIE DE GROUPE

L'UNION DES DIFFÉRENCES

Sur la pelouse du Stade Edmond Machtens, différentes générations, différents genres et une multitude d'identités se rassemblent dans un même cadre. Cette photographie capte une communauté dans toute sa diversité, avec ses nuances. Une diversité qui s'assume, se déploie telle une force tranquille, une énergie créatrice. Cette image exprime un message simple et fort : paix, fraternité, vivre-ensemble.

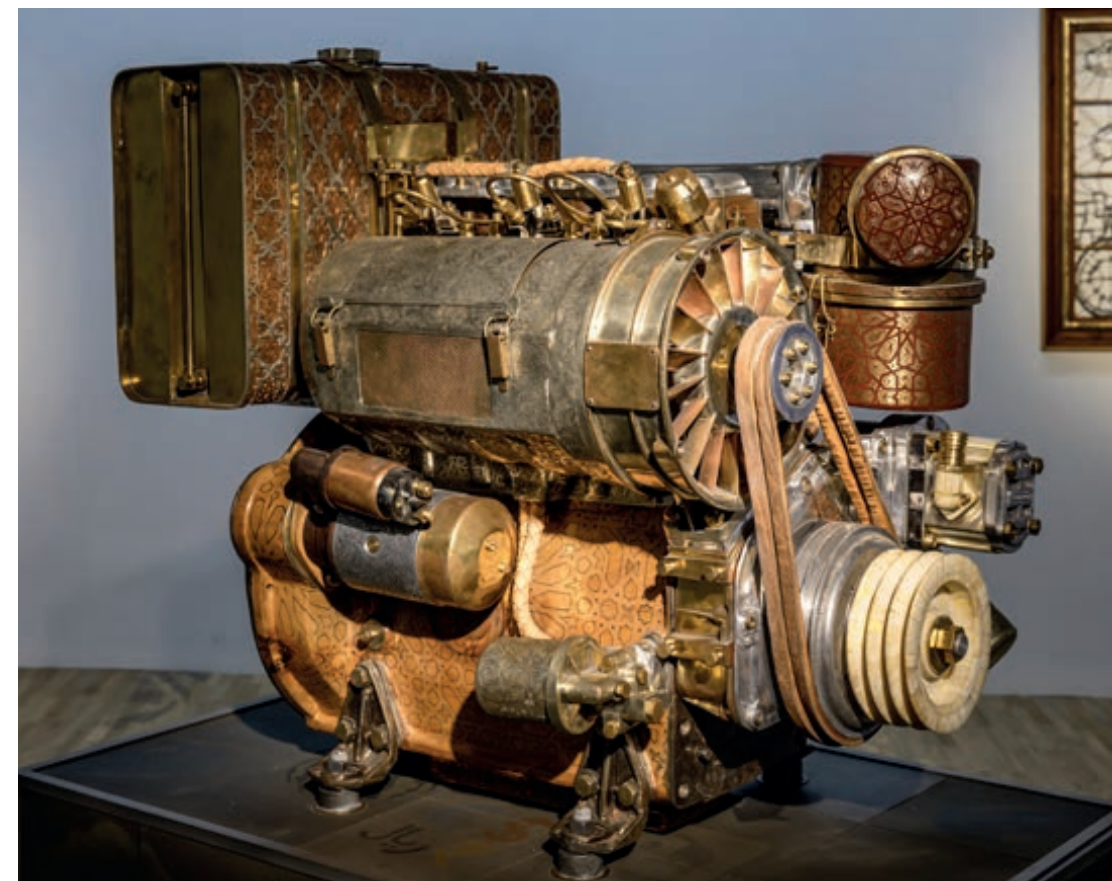
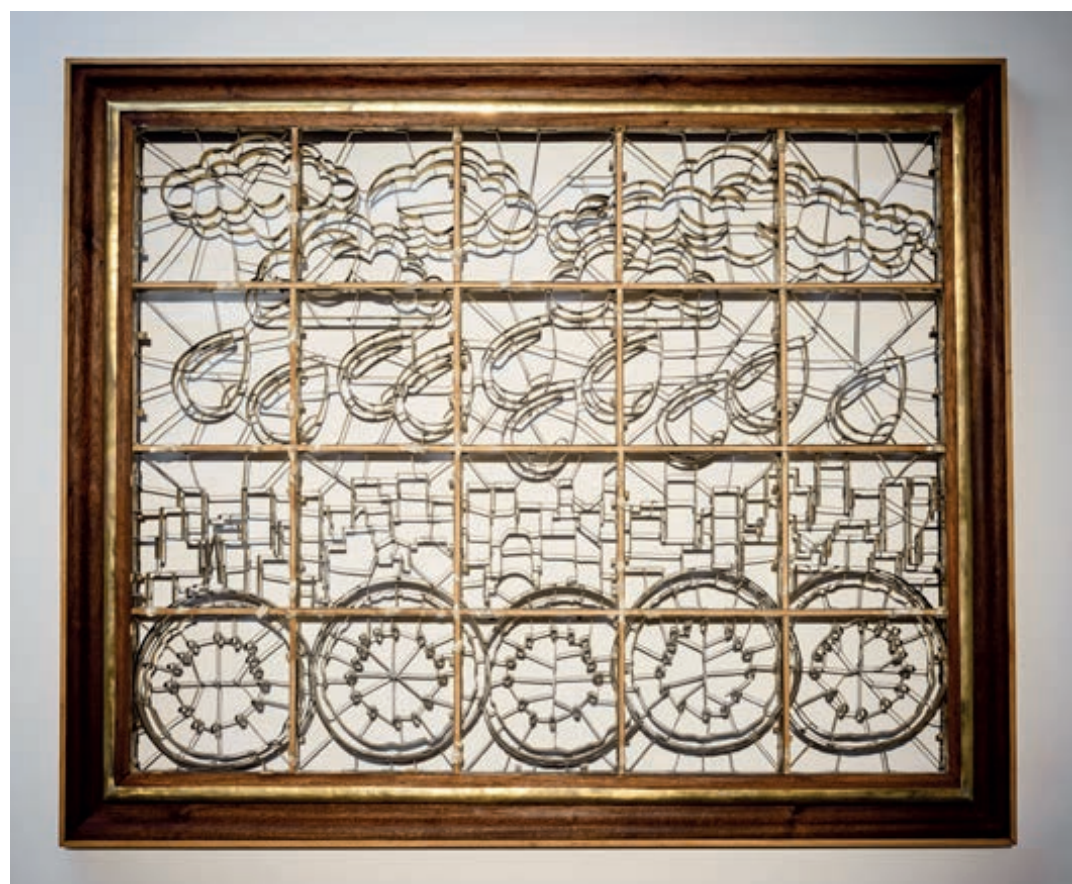
Les participantes et participants brandissent dix-huit drapeaux, représentant collectivement les dix-neuf communes de Bruxelles. (Le dix-neuvième est évoqué symboliquement, afin de rappeler l'invisible et l'unité d'un territoire

composé de 19 communes et 184 nationalités. Ces drapeaux sont autant de symboles vivants d'un territoire pluriel, inclusif et ouvert sur le monde.

Les vêtements, inspirés de l'univers du sport et du football, détournent les codes vestimentaires pour mieux réinventer les appartenances. Le sport devient un langage commun et universel, capable de faire tomber les frontières visibles et invisibles.

Ce dispositif souligne le lien entre mode et corps en mouvement. Il rappelle que l'émancipation s'affirme autant dans la manière de se montrer ensemble que dans l'art de se vêtir, d'agir et d'habiter l'espace public.





GABARITS DE ZELLIGE & SCULPTURE ÉRIC VAN HOVE

Transparence des gestes et résilience mécanique

Les deux œuvres murales rassemblées ici exposent les vingt gabarits en laiton utilisés pour fabriquer les deux plus grandes faces visibles du socle. Habituellement relégués à l'atelier, ces outils deviennent ici œuvres à part entière : une transparence sculptée, à la manière d'un moucharabieh, qui dévoile la poésie fragile d'une technicité en voie de disparition.

Elles révèlent un maillon souvent invisible de la chaîne de fabrication artisanale. Elles rendent hommage à ces gestes discrets, mais essentiels, qui structurent l'esthétique d'un objet bien au-delà de son apparence finale.

Par cette mise en lumière, l'artiste propose une relecture sensible : montrer que derrière chaque surface décorée se cache un monde de gestes, de savoirs et d'intelligences manuelles.

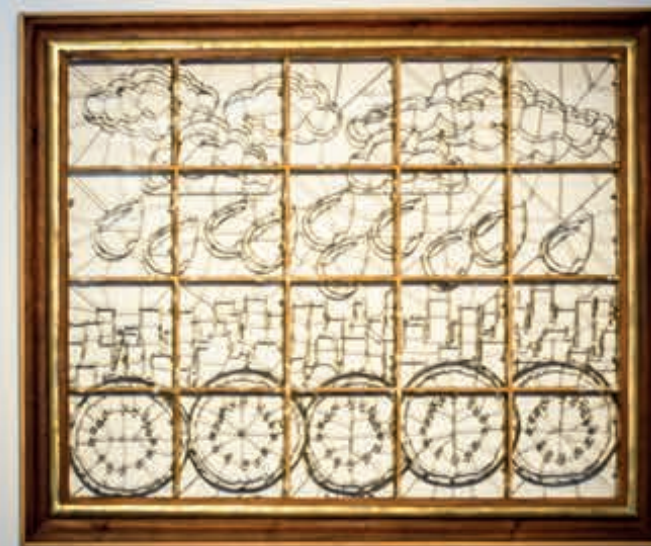
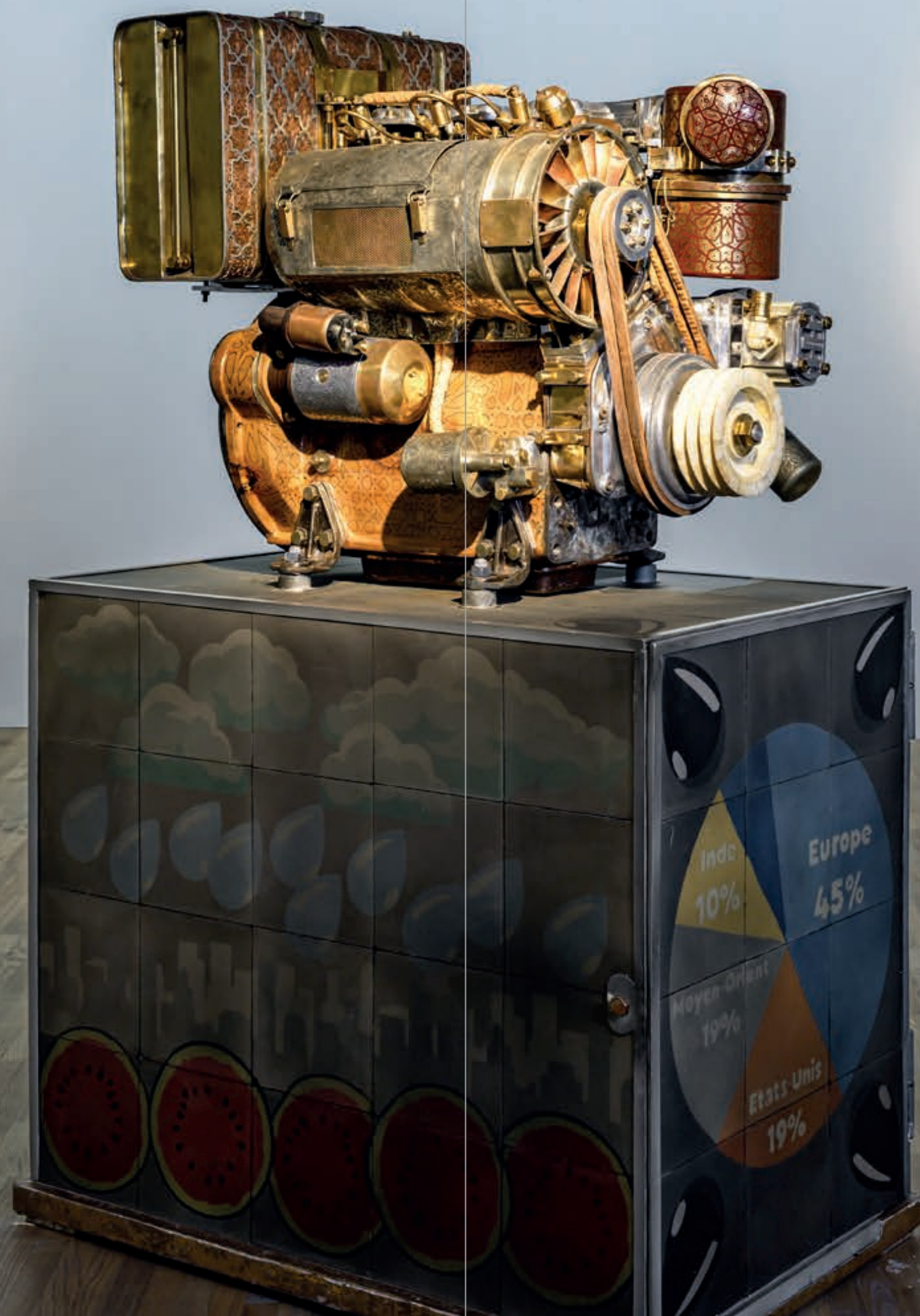
Pour réaliser les motifs complexes de ces mosaïques, des gabarits en laiton sont façonnés à la main : ils guident la découpe et structurent la composition des carreaux.

Le socle de la sculpture Lombardini Tipo 833 (Dlla7 Zagora) est constitué de 72 carreaux de zellige beldi réalisés sur mesure. Chaque face visible de ce socle est une surface narrative : elle incarne un langage formel, une mémoire de gestes et d'outils.

Réalisée avec plus de 190 pièces d'artisanat marocain, la sculpture mécanique d'Éric Van Hove transpose un moteur agricole en objet d'art collectif. Elle met en lumière les paradoxes d'un territoire globalisé : exploitation des ressources, dépendance économique, fragilités structurelles.

En résonance avec la photographie de groupe et les œuvres textiles présentées dans l'exposition, cette espace rappelle que l'émancipation ne passe pas seulement par les corps, mais aussi par les objets, les machines et les systèmes qui façonnent nos sociétés. Ce détournement poétique et critique transforme un symbole d'exploitation en manifeste de transmission et de résilience.





REPORTAGE

REGARDS SUR UNE MÉMOIRE EN MOUVEMENT

À travers les voix de quatre générations d'hommes et de femmes, le documentaire, produit par Timendotes et réalisé par Salma Idrissi (@Shot.oclock) plonge au cœur des réalités quotidiennes des artisans. Leurs défis, gestes et passion révèlent la continuité d'un savoir-faire ancestral transmis de siècle en siècle. Ensemble, ils construisent des ponts entre tradition et modernité, préservant un patrimoine unique tout en ouvrant la voie à de nouvelles perspectives.

Depuis des générations, l'artisanat marocain incarne l'identité plurielle et l'histoire d'un peuple. Sous le règne de Sa Majesté le Roi Mohammed VI (que Dieu L'assiste), les initiatives royales ont consolidé le rôle des artisans et des coopératives, tout en encourageant l'émancipation des femmes rurales et en soutenant l'innovation sociale et économique.

Ces témoignages rappellent que l'artisanat n'est pas une relique du passé, mais un moteur de dignité, de transmission et d'avenir



LEXIQUE

Sfifa

Galon décoratif traditionnel marocain de passementerie, tissé à la main, utilisé pour orner et structurer le caftan marocain et d'autres vêtements cérémoniels.

- Tissage aux doigts : technique manuelle consistant à travailler directement des fils de soie ou de skalli (fil métallique), parfois à l'aide d'un métier simple appelé mramma.
- Tissage aux cartes : technique ancestrale utilisant des cartes perforées tournées à la main sur un petit métier mramma ou timendotes, permettant de créer des motifs géométriques complexes de sfifa.

Aqqad (ou Akad)

Petits boutons traditionnels marocains en fils de soie ou dorés tressés, cousus à la main le long de l'ouverture du caftan, avec leurs œilletons assortis.

Caftan marocain

Vêtement traditionnel emblématique du Maroc, porté lors des cérémonies. Il incarne un savoir-faire artisanal transmis de génération en génération. En 2025, le caftan marocain - art, traditions et savoir-faire - a été inscrit sur la Liste représentative du Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité de l'UNESCO, reconnaissant sa valeur culturelle, historique et identitaire.

Boubou

Vêtement ample traditionnel d'Afrique de l'Ouest et du Centre, porté au quotidien ou lors de cérémonies. Il se distingue par sa coupe large et ses décors textiles (broderies, tissages).

Hakama japonais

Vêtement traditionnel japonais porté sur le kimono, sous forme de jupe-pantalon plissée. Associé aux samouraïs, aux arts martiaux et aux rites, il symbolise discipline et transmission.

Blockprint

Technique d'impression sur textile consistant à appliquer des motifs gravés sur des blocs de bois trempés dans des teintures naturelles. Chaque couleur correspond à un bloc distinct, permettant la création de compositions précises et colorées. Héritée d'une tradition plurimillénaire, cette technique illustre la richesse de l'art textile et la symbiose entre artisanat, nature et esthétique.

Tissage

Art ancestral consistant à croiser les fils de chaîne et de trame pour produire un textile. Présent dans presque toutes les civilisations, le tissage exprime l'ingéniosité technique et la sensibilité culturelle de chaque société.

Broderies

Décorations exécutées à l'aiguille ou au crochet sur un tissu à l'aide de fils de soie, d'or, de coton ou de perles. Pratiquée dans le monde entier depuis l'Antiquité, la broderie traduit la précision du geste, la créativité ornementale et l'expression identitaire.

Wax

Tissu de coton imprimé à la cire, devenu emblématique de différentes modes africaines bien qu'il soit issu de la technique du batik indonésien et de circuits commerciaux coloniaux. Réapproprié par les créateurs et les communautés africaines, il a été transformé en langage visuel chargé de symboles, d'histoires et d'affirmations culturelles. Il incarne aujourd'hui à la fois la fierté et les tensions autour de la mémoire coloniale et de l'industrialisation hors du continent.

Zellige

Art du carreau de céramique taillé et assemblé à la main pour former des motifs géométriques complexes. Le zellige s'inspire de la pensée géométrique de l'art islamique et traduit une quête d'équilibre entre rigueur mathématique, couleur et spiritualité.

Incalmo

Technique vénitienne de verrerie soufflée, développée sur l'île de Murano au XVIe siècle. Elle consiste à fusionner à chaud deux bulles de verre de couleurs différentes pour former une seule pièce fluide et harmonieuse. L'incalmo illustre l'excellence du savoir-faire italien et la maîtrise du souffle, de la chaleur et du geste dans l'art du verre.

Kantha-esque

Style ou finition inspiré de la broderie kantha, caractérisé par des tissus superposés cousus à la main avec des points simples visibles, évoquant un travail artisanal.

ESPACE PARTICIPATIF

CRÉONS ENSEMBLE : BEAUTÉ, PARTAGE ET INTELLIGENCE COLLECTIVE

Un espace participatif comme prolongement de l'œuvre

Le dernier étage de l'exposition a été conçu comme un espace de participation active, invitant les visiteurs à prolonger leur parcours par une contribution personnelle : mots, dessins, émotions, pensées et impressions issus de la visite.

Ces contributions, ajoutées les unes aux autres, ont progressivement dessiné une mémoire collective en mouvement, révélant la capacité de la culture à devenir un espace de co-création d'un récit commun.

Dans ce cadre, les visiteurs ne sont plus seulement spectateurs, mais acteurs du processus culturel. Leurs gestes, leurs paroles et leurs regards deviennent des fragments du projet, au même titre que les œuvres exposées.

Analyse - L'espace de dialogue : un laboratoire citoyen

Par Siré Kaba & Mohammed-Amine Dadda

Si la carte n'est pas le territoire, ces cinq semaines d'ouverture ont permis d'arpenter quelques chemins, ensemble. Et ceci à travers un dispositif culturel innovant, capable de mobiliser des publics diversifiés et de produire des effets mesurables en matière de cohésion sociale, d'inclusion et de participation citoyenne.

Plus de mille cinq cent personnes – groupes scolaires, jeunes du quartier, familles, mères monoparentales, associations diverses, groupes de primo-arrivants – issues de Bruxelles, de Wallonie, de Flandre et visiteurs en provenance de nombreux pays (Autriche, Brésil, Canada, Congo, Côte d'Ivoire, Espagne, France, Guinée, Inde, Italie, Liban, Maroc, Ukraine...) ont contribué activement à l'espace participatif.

Ce dispositif a transformé l'exposition en un véritable laboratoire citoyen, démocratisant l'esthétique par la participation active des publics, et où la culture devient un lieu de dialogue, de projection et de reconnaissance mutuelle.

Les activations citoyennes comme cœur battant du projet

1. Projection documentaire et table ronde - Journée de l'Artisan (16 novembre)

À l'Espace Magh, la projection d'un documentaire consacré à quatre générations d'artisans de la sfifa (réalisation : Salma Idrissi, production : Timendotes) a ouvert une réflexion sur la transmission des savoir-faire.

La table ronde « Savoir-faire d'hier et solutions de demain : repenser l'artisanat aujourd'hui », animée par Dieter Van Den Storm (MAD Brussels), a mis en lumière les défis contemporains de l'artisanat : reconnaissance, transmission, pressions technologiques, place de l'intelligence artificielle...

Un consensus fort a émergé : comme l'a rappelé Maximiliano Modesti, « l'intelligence de la main » reste un enjeu central face aux mutations technologiques, et nécessite un engagement politique durable.

2. Journée Revue de Presse & Résilience (6 décembre)

Cette journée a confirmé la capacité de *La carte n'est pas le territoire* à devenir un outil de médiation culturelle et de cohésion sociale.

Les jeunes de la Maison Communautaire Pierron Rive-Gauche / Move ASBL, accompagnés de leur animateur Braz Augusto De Oliveira, sont entrés en musique – acteurs et non spectateurs – inversant les codes habituels de la participation culturelle.

Le tissage d'idées autour d'un fil de sfifa, reliant enfants, adolescents et mères, a permis l'expression de mots clés tels

que « lien », « rencontre », « vivre-ensemble » et « Molenbeek », révélant un besoin d'écoute, de reconnaissance et d'espaces d'expression.

En brisant la frontière entre la jeunesse des quartiers et les lieux culturels institutionnels, cette activation démontre qu'une exposition peut devenir un espace de transmission, d'émancipation et de résilience collective, lorsqu'elle s'ancre dans les réalités sociales du territoire.

3. Marché de Noël interculturel (29 novembre - 19 décembre)

La cafétéria de l'ancien MIMA s'est transformée en carrefour créatif, accueillant des créateurs bruxellois collaborant avec des artisans du Sénégal, du Mali, de la Guinée, de l'Inde, du Maroc, de la France et de la Belgique.

Au-delà de l'aspect commercial, ce marché a permis des échanges de techniques, la circulation des savoirs, une visibilité pour les créateurs indépendants et la mise en place d'un réseau professionnel solidaire de créatifs et d'artisans. Pensées dans une logique éthique et collective, la culture et l'économie ne sont dès lors plus antagonistes. En effet, créer, produire et vendre peuvent aussi être des actes de résistance culturelle et de mise en lien.

4. Parcours pédagogique

Le cahier pédagogique a permis à des groupes scolaires, associations et publics éloignés de l'offre culturelle traditionnelle d'entrer dans l'exposition avec profondeur. Nous tenons d'ailleurs à remercier Eva Manlay pour sa mission de médiatrice culturelle qu'elle a menée avec éloquence et sensibilité.

Les échanges ont confirmé que la culture peut devenir un espace d'écoute, de valorisation et de projection, dès lors qu'elle renonce à imposer des récits et choisit plutôt d'en livrer la pluralité.

Conclusion - Enseignements et perspectives

L'ensemble de ces actions permet d'affirmer qu'une exposition peut devenir un levier territorial et un outil d'innovation sociale, dès lors qu'elle associe exigence artistique et dispositifs participatifs ouverts et accessibles.

La carte n'est pas le territoire formule ainsi un message institutionnel clair : l'avenir des politiques culturelles repose sur la co-construction, l'implication active et la participation de la jeunesse, la concertation entre acteurs et la capacité des institutions à adapter leurs cadres aux réalités du terrain.

En cinq semaines, *La carte n'est pas le territoire* laisse une empreinte durable : celle d'une culture qui crée du commun, restaure des légitimités et dessine de nouveaux chemins d'émancipation. Lorsque la culture se rend accessible, elle n'est plus un privilège, elle redevient un droit.

CONCLUSION

Quand le territoire devient relation pour casser les frontières sociales et culturelles

La carte n'est pas le territoire ne se referme pas comme on clôt un récit. Elle demeure ouverte, volontairement inachevée, à l'image des identités, des cultures et des lieux qu'elle traverse. Cette exposition n'a jamais cherché à figer des réponses, mais à activer des liens, à provoquer des rencontres, à déplacer les regards.

À travers une hybridation culturelle assumée, sensible et exigeante, Mohammed Amine Dadda et Siré Kaba ont su faire dialoguer des héritages multiples sans jamais les hiérarchiser ni les enfermer. Leur travail commun démontre que la culture n'est ni un décor ni un symbole figé, mais un espace de circulation, de transformation et de responsabilité. En tissant ensemble artisanat, mode, design, photographie, sport et espace public, ils ont construit un langage partagé, capable de relier les territoires ruraux aux villes, les mémoires intimes aux récits collectifs, les marges aux centres.

Cette exposition envoie un message fort : celui d'un vivre et faire ensemble engagé, qui ne se décrète pas mais se construit par les gestes, la transmission et l'intelligence collective. Elle rappelle que l'hybridation culturelle n'est pas une perte, mais une richesse ; non pas un effacement des origines, mais une manière de leur donner un avenir.

En s'ancrant à Molenbeek, *La carte n'est pas le territoire* participe aussi à une réécriture nécessaire des imaginaires. Loin des clichés et des raccourcis, le projet révèle un territoire vivant, créatif, traversé par des solidarités, des engagements et une formidable énergie citoyenne. Molenbeek apparaît ici non comme un symbole à défendre ou à expliquer, mais comme ce qu'elle est profondément : un carrefour de récits, un laboratoire du commun, un lieu où les cultures se rencontrent et se réinventent.

Ce catalogue témoigne de cette ambition partagée : faire de l'art et de la culture des outils de réparation, de dialogue et d'émancipation. Il rend hommage à deux démarches singulières qui, réunies, prouvent qu'il est possible de transformer les fractures en passerelles, les territoires assignés en espaces de possibles.

Car si la carte n'est jamais le territoire, alors le territoire, lui, reste à construire. Ensemble.

Dr. Fatima Zibouh



REMERCIEMENTS

C’est avec une profonde gratitude que nous ouvrons cette édition de *La carte n’est pas le territoire*.

Cette exposition n’aurait pas pu voir le jour sans le soutien et la confiance de partenaires visionnaires, qui ont permis que cette aventure artistique, citoyenne et humaine devienne réalité.

Partenaires institutionnels et stratégiques

Notre profonde reconnaissance va à :

Monsieur Amet Gjanaj, Bourgmestre faisant fonction de Molenbeek, pour avoir honoré de sa présence l’ouverture de l’exposition au sein du bâtiment de l’ancien MIMA. Son message, prononcé le 13 novembre, rappelait l’essentiel : transformer les mémoires douloureuses en horizons d’ouverture. Geste qui souligne le rôle de Molenbeek comme carrefour d’art, de dialogue et d’engagement citoyen.

Toute l’équipe de la Fondation Kalhath en Inde, dont le partenariat et le soutien moral et financier majeur ont rendu possible la concrétisation de ce projet. Son engagement, au-delà des frontières, illustre la puissance des échanges interculturels et de la solidarité créative.

Monsieur Jean-Paul Pütz, pour avoir ouvert les portes du bâtiment de l’ancien musée MIMA, ce lieu chargé d’histoire avec une générosité rare. Grâce à lui, un nouveau récit collectif a pu s’écrire dans un espace emblématique de la vie culturelle molenbeekoise et bruxelloise.

À Madame Hadja Lahbib, Commissaire européenne à l’Égalité, à l’état de préparation et à la gestion des crises (2024-2029), pour son soutien constant depuis notre première exposition en 2024. Son engagement en faveur de l’égalité et de la transmission culturelle résonne profondément avec la vision portée par ce projet.

À Monsieur Paul Dahan, qui collectionne depuis presque 40 ans les objets et archives du judaïsme marocain du 16e siècle à nos jours, acteur culturel et Président et Fondateur aux côtés de Madame Sandrine Hirsch du CCJM à Bruxelles, pour son soutien indéfectible à Timendotes et son engagement constant pour la mise en valeur du patrimoine vivant.

À Madame Fatima Zibouh, co-chargée de projet pour Molenbeek Capitale européenne de la culture, pour son amitié, sa confiance et son écoute attentive. Son regard aiguisé de politologue et de défenseuse infatigable de la diversité et de l’inclusion apporte une contribution précieuse à cette aventure collective.

À la STIB, qui a permis la réalisation du shooting photographique dans le métro et l’exposition à la station Botanique. Grâce à ce partenariat, l’Art est venu à la rencontre des voyageurs, transformant un lieu de transit en un espace de mémoire et de curiosité.

À Madame Céline Mawet et au RWDM Brussels pour leur accueil au Stade Edmond Machtens. Par leur confiance, ce lieu sportif a pu accueillir une expérience artistique du vivre-ensemble, où la diversité des corps et des identités compose une image commune.

À tous les acteurs économiques Bruxellois engagés pour la culture et le vivre ensemble qui nous ont ouvert leurs vitrines et leurs espaces : Ilias de Bake Away, Marleen et David de LEDA41 et Alain de Studio 34. En accueillant des créations au cœur de la ville, ils ont permis d’inscrire le projet dans le quotidien des citoyens et d’éveiller leur regard au détour d’une rue.

À la Maison Dandoy, qui a soutenu le vernissage avec ses douceurs emblématiques. Ce geste généreux a ajouté une touche de convivialité et de raffinement à ce moment de rencontre.

À la Loterie Nationale, partenaire précieux pour la communication et la visibilité de l’événement. Grâce à leur appui, cette exposition a pu toucher un public plus large et affirmer sa place dans le paysage culturel bruxellois.

À Dounia et Pauline de l’Espace Magh, pour leur collaboration dans la diffusion du documentaire consacré aux quatre générations d’artisans, ainsi que du cahier pédagogique, permettant ainsi à l’exposition de toucher un grand nombre de groupes scolaires et d’associations.

Partenaires artistiques et créatifs

Nous souhaitons remercier chaleureusement

Salsabil Benbarek, jeune architecte et scénographe talentueuse, dont la créativité et la précision ont donné vie à une expérience d’exposition fluide, cohérente et profondément fidèle à notre vision.

Gilles Njaheut, pour sa précieuse collaboration artistique et son regard singulier, qui ont su magnifier nos créations et sublimer celles et ceux qui les portent.

Olivier Charlier et Camille, qui ont su capter avec justesse et sensibilité l’effervescence d’une partie des coulisses de ce projet unique.

Salma Idrissi, jeune architecte et réalisatrice, dont le regard sensible et rigoureux a donné naissance à un documentaire d’une rare justesse, offrant à la sfifa un récit visuel fidèle à notre vision.

Maximiliano Modesti, Dieter Van Den Storm et Noémi Hottois, pour leur temps précieux et l’esprit de partage dont ils ont fait preuve lors de la table ronde organisée après la projection du documentaire consacré à quatre générations d’artisans, dans le cadre de la Journée de l’Artisan. Leur expertise et leur générosité ont nourri des réflexions riches et inspirantes, semant les bases de nouvelles pistes de pensée, de transmission et d’action.

Phyllida Jay, pour son soutien précieux à Timendotes. Son regard attentif et son accompagnement constant ont été déterminants.

Anaëlle Gobinet-Choukroun, dont la relecture attentive et le soutien constant ont été précieux. Par son exigence intellectuelle, sa finesse d’analyse et sa disponibilité, elle a contribué à affiner notre texte et à en renforcer la clarté autant que la cohérence.

Sandrine Croissant, pour son suivi attentif des dossiers, la gestion de l’agenda et son engagement constant, qui ont largement contribué à la réussite du projet.

Nelly Zagury, ainsi qu’à Heriko et Isabelle de la galerie Penteado, pour le prêt généreux de leurs œuvres et pour la confiance accordée au projet. Leur geste a montré que, souvent, lorsqu’une œuvre est partagée, le retour dépasse ce que l’on imaginait : certaines ont trouvé un nouveau foyer, prolongeant ainsi la vie de l’exposition au-delà de ses murs.

Bart Dewaele, dont l’œil attentif a capté l’esprit du bâtiment et signé les images du catalogue. Son regard précis, ancré à Molenbeek, accompagne ce projet avec justesse et simplicité.

Aux scouts et à notre doyen Delfino Modesti : leur collaboration a fait dialoguer les générations avec une simplicité touchante.

À nos modèles, ainsi qu’à l’équipe de stylisme et de maquillage, pour leur engagement, leur énergie et leur contribution essentielle à la réussite de cette exposition.

À DJ Fatia pour son soutien constant, sa confiance et son engagement à offrir visibilité et élan à ce projet. Son sens du partage et sa manière d’accompagner la vision commune ont contribué à en affirmer la portée.

Aux commerces du quartier qui ont accepté d’afficher et de relayer l’exposition : Le musée de la migration, Restaurant la Kasbah, Walvis, Barbeton, Le Laboureur, Pharmacie Rue de Flandre, Gaston, La Mue Tatouage, Guila - Traiteur italien, Pharmacie Geevaert, Le Phare du Kanaal, Mezzo Bar Saint-Géry, Pharmacie l’Etoile, et Madame Moustache. Grâce à eux, l’exposition a circulé dans la ville avant même d’ouvrir ses portes.

Un remerciement particulier à Youssef et Kamal, soutiens discrets mais essentiels, dont l’engagement a permis d’articuler les démarches et de mobiliser l’ensemble des services nécessaires à la réussite de ce projet.

Enfin, nous tenons à remercier Pierre-André Itin, Marc Michel Stack, et toutes celles et ceux - institutions, partenaires, citoyennes et citoyens - qui ont permis à La carte n’est pas le territoire d’exister et de se déployer dans l’espace public comme dans ce lieu symbolique.

Remerciements personnels - Siré Kaba (Erratum Fashion)

Je tiens à remercier mes amours de filles, Fatim et Fily, mes inspirations de toujours et le socle de tous mes engagements.

Ma gratitude va également à mes ateliers sociaux, Steps Métiers et De Welvaartkapoen, pour leur engagement et leur fidélité indéfectible. À mon amour, Olivier, merci pour ton soutien quotidien, ta patience et ton amour.

À toi Max, merci pour ta grande bienveillance, tes encouragements et ton soutien précieux. À toi Youssef, merci d’avoir été ce liant essentiel entre Amine et moi.

Et enfin, un immense merci à mon alter ego Amine, le bien-nommé MAD The NOMAD.

Travailler à tes côtés sur ce projet m’a apporté une joie immense, m’a fait grandir, m’a épuisée parfois, et m’a fait verser quelques larmes. Mais surtout, cela m’a profondément nourrie. Merci pour ce que tu es. Profondément. Je suis heureuse de te savoir dans ma vie. À nos utopies, mon ami.

Remerciements personnels - Amine Dadda (Timendotes)

Nous exprimons notre profonde gratitude

À son Excellence Monsieur l’Ambassadeur Gilles Heyvaert et son épouse Madame Bérengère Heyvaert pour avoir mis à l’honneur le travail de la Fondation Kalhath et de Timendotes lors de la fête nationale belge, célébrée dans leur résidence le 21 juillet 2025. Certaines reconnaissances touchent plus profondément que d’autres, surtout lorsqu’elles viennent éclairer un travail qui porte, en silence, la mémoire d’un pays et de ses artisans.

Aux membres de Timendotes et à leurs partenaires fidèles, dont l’engagement constant a été essentiel pour porter cette aventure commune. Leur action témoigne de la force des initiatives ancrées dans la confiance, la transmission et l’innovation.

À Madame Saihi (PUBLICART), notre précieuse partenaire. Grâce à elle, nous avons lancé des ateliers intergénérationnels inspirés de la touiza. Dès 2021, ces moments de réflexion collective ont révélé des forces clés chez les femmes artisanes de la coopérative d’El Haouz, qui, par leur détermination, incarnent un Maroc rural fier et tourné vers l’avenir.

À Madame Françoise Schepmans (Bourgmestre de Molenbeek 2012-2018) dont la présence lors de la soirée d’ouverture de l’exposition crée un bel écho avec la journée citoyenne WAM1080 qu’elle avait initiée et qui m’avait, dès mon arrivée à Molenbeek, profondément marqué. C’est à ce geste-là, à cette vision du vivre-ensemble, que répond aujourd’hui cette exposition - et mon invitation.

Notre profonde gratitude va également à Éric van Hove, pour le prêt exceptionnel de trois œuvres majeures - un geste d’une grande générosité, qui a marqué cette exposition. L’une d’entre elles a trouvé acquéreur, signe de la force et de l’écho de son travail auprès du public. Merci aussi à Samya, pour son accompagnement attentif et discret, essentiel à la réussite de cette collaboration.

À nos utopies partagées, à ce mouvement perpétuel de création et de résistance qui nous anime. Je suis honoré de marcher à tes côtés, malgré mes moments parfois insupportables - mais toujours avec la meilleure des intentions. Merci pour ta présence précieuse.

Nous avançons, parfois à contre-courant, convaincus que clarté, patience et persévérance finissent toujours par tracer un chemin.

Nous croyons en la puissance d’une voix collective - celle des jeunes ingénieurs, architectes, créateurs, artisans, acteurs de terrain et bien d’autres - qui bâtissent chaque jour des ponts entre héritage et avenir, beauté et justice, main et esprit, Maroc et monde.

Ensemble, nous avons démontré que l’art et la culture, portés par l’intelligence collective, sont de puissants leviers de transmission, de proximité et de vivre-ensemble.

GARE DE BRUXELLES-MIDI STATION BRUSSEL-ZUID



LE LIEU

Un lieu qui renaît à chaque époque – et qui retrouve aujourd’hui sa vocation première : relier.

Bordant le canal Bruxelles-Charleroi, dans ce quartier que l’on surnommait la “Petite Manchester”, ce bâtiment en briques rouges a traversé un siècle d’histoire. Conçu au début du XXe siècle pour accueillir le travail et les machines, il incarne l’architecture fonctionnelle et endurante d’une ville ouvrière en pleine mutation.

Dans les années 1970, avec la famille Vanden Stock et la brasserie Belle-Vue, l’édifice devient un repère affectif pour les Bruxellois : un lieu où l’on produisait, où l’on se retrouvait, où l’on vivait. Puis vint le temps du silence industriel, laissant intacte une structure qui n’attendait qu’un nouveau souffle.

Ce souffle arrive en 2016 avec la création du Millennium Iconoclast Museum of Art (MIMA). Pendant neuf ans, le bâtiment devient un espace d’innovation culturelle, accueillant plus de 400 000 visiteurs. La célèbre « petite Sixtine » témoigne encore de ce dialogue entre patrimoine industriel et création contemporaine.

Lorsque les travaux du quai du Hainaut isolent le musée et accélèrent sa fermeture début 2025, beaucoup y voient la fin d’une page. Pourtant, comme souvent dans l’histoire des villes, les lieux ne disparaissent pas : ils changent de fonction, ils se réinventent, ils s’ouvrent à d’autres récits.

C’est dans ce moment de bascule que s’inscrit *La carte n’est pas le territoire*. Cette réouverture n’aurait pas été possible sans la générosité de Monsieur Jean-Paul Pütz, qui nous a offert gracieusement ce lieu pour y écrire un nouveau récit collectif.

L’exposition redonne vie au bâtiment en réaffirmant ce qu’il a toujours été : un endroit où les récits se croisent, où les identités se rencontrent, où les gestes – industriels hier, artisanaux aujourd’hui – prennent sens dans une histoire collective.

Cette réouverture, symboliquement lancée le 13 novembre 2025, soit dix ans après les attentats qui ont marqué l’Europe, porte une dimension réparatrice. Elle rappelle que les territoires ne se résument jamais aux clichés qu’on leur associe, et que les espaces culturels doivent rester des lieux de dialogue, de transmission et d’émancipation.

L’évolution du bâtiment – de brasserie à musée, puis de musée à espace d’exposition et d’échange, accessible et gratuit – montre une chose simple : ce lieu a toujours su s’adapter aux besoins de son époque.

Aujourd’hui, il s’ancre naturellement dans le parcours de *La carte n’est pas le territoire*. Après le Métro et les vitrines de la Ville, il devient la troisième étape du chemin : un espace où l’on prend le temps de regarder, de comprendre et de relier.

Cette continuité donne un sens nouveau au lieu : il ne s’agit pas de raconter son passé, mais de comprendre ce qu’il permet au présent.

Dès lors, une question se pose, sans détour : Que faisons-nous de ce lieu aujourd’hui, et comment souhaitons-nous y accueillir les récits de demain ?

